

F. Derossi

Couvre-feu

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© F. Derossi, 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

**À ma sœur Michèle, à ma fille Julie, à
mon petit-fils Alex, à tous mes proches et à
mes amis sincères.**

« Il faut toujours dire ce que l'on voit. Sur-
tout il faut toujours, ce qui est plus difficile,
voir ce que l'on voit. »



Charles Péguy

Préface

« Vivre fait ainsi l'objet d'un apprentissage. Si le scepticisme ôte au verbe « *apprendre* » sa légitimité théorique, il lui redonne un sens pratique : apprendre à vivre, c'est tirer les leçons pratiques que les expériences les plus ordinaires nous donnent.

La première est que notre vie ne se vit qu'au présent. Ainsi faut-il se libérer de ce qui obscurcit le présent, les craintes, les regrets.

La mort est obsédante : rien ne nous fait si peur que la nécessité de devoir mourir un jour ; rien ne nous afflige tant que la mort de nos proches. Il nous faut donc remporter sur elle la victoire la plus libératrice : lui ôter son étrangeté ; il convient de s'accoutumer tellement à sa réalité qu'elle ne mine plus notre présent. En ce sens, « *Philosopher, c'est apprendre à mourir* ».

**Michel Eyquem de
Montaigne**

I – Prologue

Il était presque quatorze heures trente au cadran de l'horloge. Samantha, Sam pour les intimes ou les accros du diminutif, s'éveilla et s'étira dans une lente ondulation. Elle sentait sa chair vive frissonner sous son tee-shirt, malgré la chaleur ambiante qui régnait dans la chambre. La lumière du jour, qui glissait en traits crus entre les interstices des volets clos, installait une pénombre ouatée qui convenait à ses yeux paresseux. Elle avait tellement bu et fumé, trop dansé et embrassé aussi durant cette fête de Saint-Sylvestre que sa tête conservait les stigmates de cette nuit de folie qui s'était achevée à l'aurore, faute de combattants.

Nadia dormait toujours profondément à ses côtés. Elle était parvenue à s'effondrer sur le lit, tout habillée, les cheveux en brousaille, ivre de vin et de fatigue. Samantha l'avait bordée avec tendresse, en pariant qu'elle n'émergerait pas avant la fin de l'après-midi.

Elle se leva péniblement et marcha d'un pas chancelant jusqu'à la cuisine, trébucha au

passage sur une paire d'escarpins égarée sur la moquette, en laissant échapper un « *putain* » retentissant qui indigna le silence et scandalisa les cathos, mais Dieu merci ne réveilla pas Nadia.

Elle entrouvrit la fenêtre pour humer l'air du temps et la referma aussitôt en pestant contre cette froideur hivernale qui lui hérissait le poil.

Elle attrapa dans le réfrigérateur une bouteille de jus d'orange à moitié pleine, la porta à sa bouche et la vida goulûment d'un geste malhabile, avant qu'elle lui échappe piteusement des mains et s'écrase sur le carrelage. Elle ne céda pas une nouvelle fois à la dérive verbale, ramassa et jeta rageusement le cadavre dans la poubelle, en oubliant vertement les consignes écologiques et la planète.

La machine expresso Senseo n'était pas pressée et Sam trépignait d'impatience, maudissant cette cafetière de merde, sans doute achetée à un prix insensé.

Il lui tardait d'ingurgiter des doses immodérées de café encapsulé pour booster son énergie et retrouver une saine lucidité.

À ce rythme d'escargot en goguette, elle n'était pas prête à dissiper l'opaque brouillard qui enrobait son esprit.

Cette putain d'année 2020 commençait mal !

II – L’année d’avant

En ce premier janvier 2020 ennuagé, Samantha, accoudée sur la table, se tenait la tête entre les mains, une assommante migraine l’assaillait. Devant sa tasse de café, les yeux entrebâillés et cernés de fatigue, elle ressaisait les événements de l’année écoulée qu’elle avait tenté d’oublier dans l’ivresse et la démesure d’une mémorable soirée.

Elle travaillait comme vendeuse dans un magasin de prêt-à-porter proche des Champs Élysées. Les manifestations hebdomadaires des gilets jaunes avaient largement obéré le chiffre d’affaires de l’entreprise.

Et puis, le 16 mars 2019, un samedi marqué par une nouvelle flambée de violence, une horde de voyous masqués et cagoulés, surgie de nulle part, fracassa la devanture et se livra à un pillage en règle de la boutique, sous le regard placide des forces de l’ordre.

Les assurances devaient réparation du préjudice subi par Sarah, la patronne de ce commerce de luxe florissant. Mais, elles traînaient les pieds et les experts ergotaient pour réduire l’addition et rassurer les actionnaires

inquiets des conséquences de ces actes délictueux qui se perpétrèrent chaque semaine au cœur de la capitale.

Finalement, de guerre lasse, Sarah abandonna le combat, hissa le drapeau blanc, se rendit à l'évidence et mit la clé sous la porte. Sur les panneaux de bois qui remplacèrent la vitrine brisée, comme sa vie, s'afficha le mercantile « *Bail à céder* », en signe de reddition, et Sam pointa à Pôle emploi.

Samantha ne s'inquiéta guère pour son avenir immédiat, puisqu'elle habitait toujours chez ses parents et parvenait même à épargner. Elle leur versait cependant une partie de son salaire, c'était une exigence de son père radin qui considérait qu'elle devait participer équitablement aux frais de la famille, sauf à déménager sous d'autres cieux et conquérir enfin son autonomie. En raison du prix exorbitant des loyers, que les bailleurs parisiens imposaient, sans vergogne, aux locataires solvables, elle n'avait eu d'autre alternative que de se soumettre au diktat paternel et d'accepter le deal, en attendant meilleure fortune.

Décrocher un emploi ne l'angoissait pas. Elle possédait l'art du commerce et son appa-

rence physique flatteuse était un atout majeur pour postuler aux nombreux postes vacants dans la distribution. Elle appréhendait davantage de supporter l'inactivité des sans-travail.

Définir les attraits de Sam constituait un exercice hasardeux. Du haut de son mètre cinquante-huit et bien que plus âgée, elle ressemblait à ces jeunes patineuses russes qui voltigeaient, virevoltaient, tournoyaient, avec une grâce aérienne, dans les palais de glaces et trustaient à l'envi les podiums, mais dont l'adolescence était sacrifiée sur l'autel des gloires éphémères. C'était presque le sosie parfait de son idole Alina Zagitova, championne olympique en 2018 à PyeongChang, en Corée du Sud, avec ce merveilleux sourire d'enfant auquel on excusait tous les caprices du monde.

Elle se passionnait pour ce sport exigeant et fréquentait régulièrement la patinoire, mais sa dernière chute honteuse et douloureuse avait freiné ses ardeurs et remisé aux vestiaires ses prétentions artistiques.

Depuis, elle avait abandonné ses rêves de triple axel, ce qui ravissait son professeur effrayé par sa témérité. Elle se contentait d'exécuter les figures basiques qu'il lui en-

seignait et d'admirer sur les écrans les prouesses de son égérie et de ses géniales rivales.

Sa puberté tardive avait peu perturbé son corps gracile, ses seins étaient menus, ses hanches étroites et elle ne pesait que quarante-trois kilos. Elle n'était pas sans rappeler aux nostalgiques la femme brindille des sixties, à la silhouette mince et androgyne.

Son visage juvénile, sa fraîcheur angélique, ses grands yeux sombres et ses longs cheveux bruns qui balayaient ses frêles épaules lui conféraient tout le charme de l'innocence.

III – La rencontre

Le printemps aux douces fragrances était fidèle au rendez-vous, il succombait aux avances des roses et embaumait les jardins d'allégresse. L'hiver s'était lâchement enfui, les nuits trop longues également et personne ne regrettait sa désertion.

C'était le renouveau, l'efflorescence enivrée des fleurs, et les oiseaux chantaient gaiement en chœur. Samantha n'était guère pressée de trouver un nouveau travail, elle bénéficiait de l'allocation d'aide au retour à l'emploi (ARE).

Pour tuer le temps, sans pour autant être assassine, elle fréquentait régulièrement le joli square arboré situé à proximité de son domicile. Dans ce havre de verdure, elle s'extasiait des couleurs du ciel, respirait les parfums de la vie et s'évadait du carcan familial. Elle avait l'envie depuis longtemps d'écrire un roman et c'était l'occasion unique de réaliser ce projet qui lui tenait tellement à cœur.

Elle avait imaginé une histoire d'amour passionnée entre un jeune cadre des beaux

quartiers parisiens et une beurette d'une cité sensible de banlieue, sur fond de lutte des classes, d'inégalité des chances, de trafic de stupéfiants, d'incompatibilités socioculturelles et de discriminations ethniques.

Elle avait déjà trouvé le titre « *Les barrières de l'amour* », et pensait qu'un amour utopique était un sujet plus passionnant qu'un amour convenu.

Son ordinateur portable ne la quittait plus et elle passait des heures assise toute seule, au milieu de son banc favori, entourée de pigeons idiots se battant pour des miettes, à martyriser le clavier de ses dix doigts, au gré de son inspiration.

C'était le jour du seigneur, le parc était déserté ce matin-là. Les croyants assistaient à la messe et les athées flemmardaient sous la couette, profitant du repos dominical. Quelques chiens fidèles avaient réussi à traîner leur maître au bout de leur laisse pour satisfaire leurs besoins naturels, loin des caniveaux.

Une dame d'un âge canonique marchait tristement, appuyée sur sa canne, à la recherche de sa jeunesse perdue. Des bambins

dissipés couraient, criaient et riaient à gorge déployée, sous l'œil impavide de leur génitrice plongée dans une conversation téléphonique interminable, les écouteurs rivés aux oreilles.

Dans cette harmonie poétique, Samantha vaguait dans ses pensées, en cherchant désespérément le dénouement de son intrigue. Les histoires d'amour finissent mal en général, mais elle devait pouvoir déroger à la règle et surprendre les lecteurs par un épilogue ébouriffant.

Ce fut comme une apparition. Samantha tressaillit des pieds à la tête quand une jeune et belle inconnue s'approcha d'elle et vint s'asseoir à ses côtés. Elle était de taille idéale et son allure sportive suggérait un corps ferme et musclé.

Ses cheveux de jais, délicieusement bouclés, encadraient un visage au teint mat dévoré par d'immenses yeux noirs dissimulés sous des cils interminables.

Elle se prénomma Nadia et travaillait au Secrétariat d'une maison d'édition connue et réputée, qui avait publié les ouvrages de plusieurs auteurs phares. Elles parlèrent pendant

une heure avec conviction et franchise de leurs passions, des ravages de l'intolérance, de l'omniprésence du politiquement correct, une doxa très en vogue, et de leur peur de l'avenir.

Sam lui confia qu'elle écrivait, mais sans aucune prétention, et lui promit de lui faire découvrir son récit, dès qu'il serait achevé.

Nadia manifesta un aimable empressement à l'idée de découvrir le manuscrit de Samantha.

Elle lui confessa qu'écrire était un exutoire, une catharsis, un véritable don de soi pour autrui, et l'encouragea à ne jamais renoncer à dénoncer ses émotions.

Les deux filles se quittèrent en échangeant leur numéro de téléphone, avec le sentiment partagé que le destin, dans sa grande mansuétude, réservait des rencontres improbables qui avaient le pouvoir de changer la vie et réinventer les songes.

IV – Désir inavouable

Samantha ne dissimulait pas son trouble à l'issue de cette rencontre. Nadia était admirable, désirable, mais elle n'avait jamais évoqué sa vie intime au cours de leur discussion. Il semblait planer une zone d'ombre dans son existence qu'elle ne souhaitait pas dévoiler, volontairement ou simplement par pudeur. Vivait-elle seule, avait-elle un compagnon, était-elle mariée ?

Elle n'osait pas l'appeler bien qu'elle en ait une folle envie, cette fille la fascinait. Mais, dès le lendemain, elle reçut un appel de Nadia. Quand elle vit son prénom s'afficher sur son écran, son cœur se mit d'emblée à battre la chamade. Elle lui proposa de la retrouver vers dix-neuf heures, dans un bar branché de la rue Saint-Martin, dans le troisième arrondissement.

Sam, qui n'était pas née de la dernière pluie et connaissait la plupart des quartiers chauds de la capitale, obtint la réponse à ses questions. Elle prétexta ne pas pouvoir se libérer, inventa un motif futile et promit de la rappeler. Elle n'avait désormais guère de

doute sur l'orientation sexuelle de Nadia et sur ses intentions, mais les choses allaient bien trop vite à son gré.

Samantha gardait un souvenir décevant de ses flirts avec les garçons qui avaient tenté, sans succès, de la séduire au collège puis au lycée. Elle leur reprochait leurs avances insistantes, leur phallocratie dominante, leur virilité pénétrante et surtout leurs tentatives monomaniaques qui n'avaient pour seul objectif que d'intenter à sa féminité et à son intimité. Elle éprouvait davantage de répulsion et de frustration que de tentations.

Elle croyait pourtant au prince charmant, mais il tardait à se manifester et elle se sentait désemparée par son incapacité à éprouver du désir à un âge où le cœur exulte et les sens enflamment le corps.

Elle se souvenait des relations équivoques qu'elle entretenait avec Justine, son amie d'enfance. Lorsque le chagrin la dévorait, elle aimait se réfugier dans ses bras, poser sa tête sur sa poitrine et sentir son odeur coquine. Justine lui caressait délicatement les cheveux, déposait tendrement des baisers sur son front, effleurait sa peau du bout des

doigts, lui prenait la main en lui murmurant des mots rassurants à l'oreille.

Sam frissonnait de tout son être et sentait monter en elle une douce chaleur qui rosissait ses joues. Elle avait honte de ressentir du plaisir dans cette étreinte innocente. Elle inventait des disputes avec ses parents, se forçait à pleurer, pour se faire cajoler par Justine, pour goûter ces moments magiques de bonheur ardent et cette volupté impudique qui éveillait sa libido naissante.

Au final, les deux filles se séparèrent pour vivre d'autres aventures, lorsqu'elles décrochèrent, avec mention, leur baccalauréat. Samantha ne poursuivit pas ses études, à l'inverse de Justine qui s'inscrivit à la Faculté pour préparer une licence de droit. Sa décision amusa Sam qui, dans leurs disputes, l'accusait de tout faire de travers, mais mit un terme à leur relation ambiguë.

V – Premiers baisers

Samantha appréhendait de revoir Nadia et, en même temps, elle en avait une envie irrésistible, comme si cette rencontre fortuite lui avait révélé la face ambivalente de sa personnalité qu'elle s'efforçait d'ignorer, par peur de l'inconnu et des convenances qu'on lui avait savamment inculquées.

Consciemment, elle pensait que changer de paradigme n'était pas chose aisée dans une société viscéralement pudibonde, où l'amoralité rimait souvent avec l'anormalité.

Au terme d'une valse-hésitation interminable, elle se décida et donna rendez-vous à Nadia le dimanche suivant, « *au même endroit, à la même heure* », écrivit-elle sur son message. Elle reçut une réponse laconique : « *Ok, je serai là* ».

Nadia était à l'heure et même en avance. Elle était assise nonchalamment sur le banc de leurs premiers désirs, fumant une cigarette dont les volutes toxiques virevoltaient et tournoyaient au-dessus de sa tête, avant de s'évanouir dans le bleu du ciel. C'était tou-

jours la dernière, la plus amère, mais elle faisait ce serment depuis des mois sans parvenir à mettre un terme à son assuétude.

Elle portait un jean déchiré qui laissait apparaître ses genoux et ses cuisses musclées, un croc top qui dévoilait son nombril, son ventre plat, et laissait deviner la fermeté de sa poitrine. Elle arborait un sourire engageant qui aurait chamboulé les plus chastes, si d'aventure ils avaient osé croiser son regard de braise.

Samantha avait revêtu une tenue plus décontractée, un jogging noir et un débardeur à fines bretelles de la même couleur. Elle avait chaussé ses baskets compensées fétiches qui la débarrassaient de son complexe de taille.

Elle nourrissait une excitation anxieuse lorsqu'elle s'assit au côté de Nadia, qui s'empressa de lui demander si elle avait terminé son roman. Elle lui répondit, avec une spontanéité enjouée :

- « *J'hésite encore pour le dénouement, je ne vais quand même pas faire mourir le personnage principal ! J'aimerais plutôt faire réfléchir le lecteur et le laisser libre de son choix.*

- *Tu as raison, il s'agit là d'un enjeu primordial. La fin d'un roman est en général ce qui reste gravé dans l'esprit du lecteur, c'est la dernière impression qu'il en retire. Elle doit être le miroir du début. Et puis, ça peut aussi éclairer rétrospectivement toute l'histoire.*
- *Je te le promets, tu seras la première à le découvrir, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer*
- *Ne dis pas de sottises, les anges ne vont pas en enfer.*
- *Je suis plutôt mi-ange, mi-diable.*
- *Mais, tu n'as du diable que la beauté !*
- *La beauté est une faveur de Dieu, il n'a pas fait de son mieux avec moi.*
- *Tu es injuste, tu as un charme fou.*
- *Tu me fais rougir, c'est le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait. »*

Samantha était bouleversée, envoûtée, hypnotisée, elle s'approcha de Nadia et, timidement, déposa un doux baiser sur sa joue.

Alors, Nadia se pencha sur son épaule dénudée qu'elle effleura de ses doigts agiles. Ses lèvres humides frôlaient celles de Sa-

mantha qui ferma les yeux pour savourer ce contact sensuel.

Elle ouvrit légèrement la bouche et Nadia y engouffra sa langue qui se mit à danser une valse d'amour au rythme de la sienne.

Elles s'embrassèrent frénétiquement, de longues minutes, jusqu'à ce que le souffle vienne à leur manquer.

Samantha tentait de reprendre ses esprits, sa respiration saccadée traduisait son émoi et une euphorie énamourée s'était emparée d'elle. Comme dans le superbe sonnet de Paul Verlaine « *Mon rêve familial* », elle aurait aimé en cet instant que le temps s'arrête, mais il ne s'arrêtait pas, car ce n'était pas un rêve.

Nadia souriait malicieusement, comme un jour de conquête, et ses yeux pétillaient d'extase. Elle n'avait pas imaginé éprouver autant de plaisir avec cette fille au corps d'éphèbe qui semblait tout ignorer des délices du saphisme.

Elle prit délicatement la main de Samantha, y glissa un morceau de papier sur lequel elle avait griffonné son adresse et lui murmura, à voix basse : « *Tu peux passer un soir*

quand tu veux, mais appelle-moi avant, Cendrillon ».

À l'heure redoutable de la séparation, elle étreignit fortement Sam dans un long baiser, puis s'en alla d'un pas chaloupé, en agitant la main en signe d'adieu. Secrètement, elle mourrait d'envie de la revoir.

Samantha n'était guère pressée de revenir au logis familial. Le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire et caressait son visage, sublimant les adorables taches de rousseur qui parsemaient joyeusement son nez. Les yeux mi-clos et alanguis elle vivait un conte de fées, mais pas celui que l'on raconte aux enfants sages.

L'histoire merveilleuse qu'elle inventait n'avait pas la pureté puritaine que les moralistes engoncés pontifiaient, en vouant la chair pécheresse aux gémonies.

Elle craignait pourtant l'atypie de cet amour qu'elle sentait poindre confusément en son sein, bien qu'elle aspirât ardemment à découvrir avec Nadia ces jeux interdits dont elle n'avait connu que les prémices, mais qui lui suggéraient les promesses d'un ineffable bonheur dont elle ne soupçonnait pas l'existence hier encore.